

Le 1^{er} mars 1783, à Paris, le sergent aux gardes-françaises, Joseph Lefebvre, avait épousé sa compatriote Catherine Hubscher, blanchisseuse rue Poissonnière. Il avait vingt-huit ans, elle trente. Mme Lefebvre était comme la plupart des femmes du peuple, totalement illettrée, mais sous la direction de son mari, elle apprit bientôt à lire et à écrire correctement.

Le ménage était satisfait de son sort. Lefebvre était le modèle des sergents dans un corps où les sous-officiers étaient particulièrement respectés. Au début de son élévation, sa femme considéra avec méfiance cette soudaine fortune. Elle ne désirait qu'être une femme qui fasse aller sa maison et élever « ses quatorze enfants ».

C'est de cette époque que datent les premières anecdotes sur Mme Lefebvre ou *Mme Sans-Gêne* (ce surnom lui va bien ; il n'a pas été inventé pour elle, mais pour Thérèse Fugueur, la femme dragon de Moreau). Lorsque le Consulat rouvrit les salons et ramena les usages de l'ancienne société, la générale se rendit parfaitement compte de l'accueil que serait pour elle son défaut de culture et d'éducation.

Elle préférait la compagnie des gens du peuple, ses anciens égaux, à celle des gens de cour, et elle bavardait souvent avec sa portière par qui elle faisait lire son courrier.

Après la réaction du duché de Dantzig, elle fut remerciée par l'impératrice aux Tuileries et remarqua que l'huissier ne la saluait pas de son nouveau titre. Joséphine, au contraire, lui dit en l'accueillant :

« Comment se porte madame la duchesse de Dantzig ? »

Alors la maréchale triomphante se tourne vers l'huissier qui se retire et lui jette :

« Hein ! Mon fils, ça te la coupe ! »

Un jour, Napoléon, la tenant affectueusement par la main, la présenta, en plein cercle des Tuileries, à une authentique grande dame, la duchesse de Lusignan. Cette dernière crut habile de murmurer :

« Sire, il a plu à Votre Majesté de laisser tomber le titre de duchesse sur Mme Lefebvre. »

D'un regard, Napoléon lui coupa la parole :

« Il m'a plus, rectifia-t-il, d'élever le titre de duchesse jusqu'à la maréchale Lefebvre. »

Après la chute de l'Empire, Catherine cessa tout à fait de paraître à la cour. Elle s'en expliquait d'une façon qui fait grand honneur à son esprit :

« J'y allais, disait-elle, quand c'était chez nous. Maintenant que c'est chez eux, je n'y suis plus chez moi. »

Sur quatorze enfants, dont douze garçons, aucun ne survécut pour leur fermer les yeux. Les deux fils aînés avaient seulement atteint l'âge d'homme. Ils tombèrent glorieusement au service de leur pays.

Le premier-né, Joseph-Xavier, avait hérité les qualités guerrières de son père, mais pas ses vertus. Joueur et dissipé, il était très mal noté. L'armée le connaissait sous le sobriquet de *Coco*, et il était redouté des vivandières qui le trouvaient *par trop farceur*.

Parlant avec tristesse de ce rejeton indiscipliné, le vieux Lefebvre eut un jour ce mot émouvant :

« J'ai peur qu'il ne meure pas bien. »

Au début de la Restauration, il ne restait plus aux Lefebvre que leur dernier enfant, un garçon débile qui mourut adolescent. Ils reportèrent alors leur affection sur une nièce du maréchal, Hélène Glaser, qu'ils avaient élevée avec grand soin, et qu'ils marièrent brillamment.

Après la mort du duc de Dantzig survenu en 1820, la duchesse vécut surtout à Combault, s'occupant d'œuvres de bienfaisance et veillant au bien-être des membres de sa famille.

Elle s'éteignit à l'âge de quatre-vingt-deux ans, en son hôtel de la rue Joubert, à Paris, le 28 décembre 1835.